

SANS FAUTES DE FRAPPE

RAP ET LITTÉRATURE

Image de couverture: Photo de Pierre Pigeault, atelier d'écriture avec Mokless au Quartier Nord de Nantes 2014.
© éditions Le mot et le reste, 2016.

BETTINA GHIO

SANS FAUTES DE FRAPPE

RAP ET LITTÉRATURE

LE MOT ET LE RESTE

2016

Qui
En France
Prétend connaître le rap?

Quel journaliste peut écrire
Sans faire de fautes de frappe?

La critique est facile
Créer est beaucoup plus difficile

À moins de posséder le style

Et d'avoir l'imagination fertile.

NTM, 1991.

*À Livio, pour son courage
À Mathieu, pour son amour*

AVANT-PROPOS

J'ai écouté du rap français pour la première fois en 2005, deux ans après mon arrivée en France. Je le dis dans le sens littéral du terme « écouter » : auparavant, j'avais simplement *entendu* du rap sans qu'il éveille en moi aucun intérêt. Je péchais peut-être par purisme : professeure de français formée à l'étranger, j'avais le goût du français encyclopédique et des belles tournures, j'étais charmée par les grandes pages de la littérature. Mais cette année-là, marquée par les émeutes des quartiers populaires, j'ai vécu une puissante expérience esthétique au contact de cette musique : le bruit que j'entendais auparavant est devenu du sens, des textes, des rimes, des figures de style, des voix fortes. J'ai même éprouvé un sentiment de déjà-vu avec des textes littéraires qui me tiennent à cœur. Je me suis alors mise à écouter du rap, à le découvrir, à aimer certains morceaux, certains groupes et à en détester d'autres.

Alors que je me demandais comment, en tant que littéraire, j'avais pu passer à côté de ces textes et comment je pourrais en faire un objet d'études, les conversations en salle de professeurs m'amusaient et m'étonnaient en même temps. Les enseignants de français étaient souvent énervés par le rap, car selon eux, il rendait les élèves fâchés avec la langue et la littérature. Certains déploraient qu'en réponse à la consigne d'écrire un poème, tel ou tel élève ait produit un rap. D'autres attribuaient à l'écoute de cette musique la faible culture littéraire de certains, voire leur vocabulaire restreint. D'autres plaisantaient tout simplement de l'abrutissement et de l'illettrisme des morceaux et de leurs auditeurs. J'observais ce tableau de l'extérieur et me disais que la société française était bien plus complexe que je ne l'avais cru, ou que ce qu'en montraient

les manuels de langue. Le rap exaspérait les enseignants alors qu'il traçait une voie plus évidente pour les jeunes vers la littérature. Mieux encore, les mêmes textes que ces enseignants s'efforçaient de travailler en cours, leurs modèles de rimes et leurs figures de style, se retrouvaient souvent dans les morceaux qu'ils critiquaient.

J'ai vite compris que cette dépréciation n'était pas nouvelle. NTM déplorait en 1991 la critique facile du rap, les « fautes de frappe » n'épargnant pas ceux qui justement discréditaient le genre. La portée esthétique des morceaux est trop souvent négligée au détriment des propos virulents perçus au premier degré, à une musique considérée comme médiocre, se nourrissant soi-disant d'une culture « bidon ». Si NTM parlait notamment des *mass media*, ces propos peuvent aussi s'appliquer à ceux, parmi les pédagogues ou les politiciens, qui associent le rap aux banlieues populaires, et se plaisent, depuis plus de trente ans, à y lire un signe de non-intégration des jeunes des cités dans la société hexagonale, une menace pour la langue et la culture française.

La photographie qui figure en couverture de cet ouvrage montre le rôle culturel paradoxalement souvent négligé du rap. Mokless, rappeur de la Scred Connexion, transmet et partage sa passion des mots lors d'un atelier d'écriture. Dans le compte rendu de cette initiative, il confie que, comme beaucoup de ses pairs, il insiste auprès des jeunes sur l'importance de s'instruire, de lire et de se cultiver pour produire un bon texte. Il s'inscrit ainsi en passeur d'un plaisir d'écrire et de fréquenter les livres.

Intriguée par ce qui se cache derrière le micro d'un rappeur, je me suis lancée dans une thèse de littérature soutenue en 2012 que j'ai remaniée pour produire cet ouvrage. Ces pages proposent une exploration attentive des vertus esthétiques des textes et de leurs façons de reprendre différents héritages littéraires. Les propos de ce travail se démarquent à la fois de la dévalorisation culturelle du rap, et de sa réduction à une contre-culture, totalement extérieur à la « grande » culture, et sans rapport avec elle, si ce n'est de conflit.

Je m'intéresse à une autre dimension, plus rarement reconnue : le désir et l'appropriation de la littérature française dans le rap.

Cet ouvrage s'éloigne aussi des approches sociologiques les plus courantes pour aborder le genre qui l'étudient essentiellement pour comprendre les conflits dans les quartiers populaires ou, dans une approche culturelle, à partir de son enracinement comme chanson populaire et de protestation au sein des musiques françaises. J'essaie de montrer ici que l'on ne peut pas comprendre le rap à la seule lumière de la sociologie et que sa lecture littéraire s'impose. Car même s'agissant de thématiques des plus « sociologiques » (la représentation de la violence policière ou l'opposition de la ville légitime et de la banlieue) le rap croise aussi le chemin de la littérature.

Le lecteur rencontrera au fil de cet ouvrage un corpus de textes s'étalant de 1990 à la première décennie des années deux mille. Il s'agit pour l'essentiel de « grands classiques » du rap, c'est-à-dire des morceaux des artistes qui ont le plus marqué la scène rap soit par la force de leur style (NTM, MC Solaar, IAM, Fabe, La Cliqua, 113, Oxmo Puccino, Booba, Kery James, La Rumeur, Casey, parmi d'autres), soit par les ventes spectaculaires de leurs disques, soit parce que leurs textes ont fait l'objet d'une polémique (NTM, Ministère A.M.E.R, La Rumeur). L'œuvre de ces artistes a influencé d'une manière ou d'une autre les générations qui ont écouté et écoutent encore du rap. On verra apparaître des morceaux où le rapport à la littérature est clair, évident (MC Solaar, Oxmo Puccino, Rocé), mais cette étude va aussi chercher la dimension littéraire là où on ne l'attend pas forcément (Ministère A.M.E.R, NTM, La Cliqua, 113).

Aussi comment établir un corpus cohérent de textes de presque une trentaine d'années de rap français ? Un même lien avec la littérature est-il présent dans tout le rap français ? Je me suis permis de laisser de côté une série de groupes et d'artistes très écoutés au moment de rédiger ce travail mais dont les textes ont tout simplement moins attiré mon attention. Ils me semblaient moins intéressants, soit

parce que leurs morceaux paraissaient répondre uniquement aux exigences du marché de la musique, soit parce qu'il s'agissait de rappers relativement récents qui n'ont donc pas encore vraiment investi de sens l'histoire du rap français. Il était de toute façon impossible de travailler sur l'ensemble du rap étant donné l'ampleur et la diversité de la scène, mais il fallait commencer quelque part, et donner un aperçu d'ensemble. Sans doute d'autres rappers et rappeuses mériteraient-ils leur place dans ces pages, les artistes et les textes qui s'y prêteraient ne manquant pas.

Quant à la façon d'aborder les textes, plutôt que de fournir des études « totales », j'ai tenté de mettre en valeur les rapports entre ces textes et des œuvres ou des traits de la littérature française (de multiples genres, époques, ou auteurs). Chacun pourra alors se faire sa propre idée du cheminement littéraire du rap français selon le vœu que le rap puisse rendre vivante la poésie française ; les rappers devant reprendre leurs droits sur la littérature.

Pour toutes ces raisons, cet ouvrage ne prétend pas être une étude complète et définitive des rapports entre rap et littérature, mais il lance des pistes à suivre. Pour commencer, le lecteur verra apparaître un ensemble d'œuvres de littérature classique dans les textes de rap – de Ronsard à Rimbaud ou à Céline, de la figure de Gavroche à celle de Cyrano de Bergerac. À cet héritage littéraire s'ajoute celui de la chanson française. Les motifs de la banlieue et de la violence policière, à contre-pied du témoignage sociologique ou du message politique, feront émerger d'autres dimensions littéraires des textes au miroir de la littérature contemporaine. Face à la verve et au style des rappers, la figure du poète s'impose, avec ou sans la revendication d'héritages anciens comme les troubadours, les Grands Rhétoriciens. Ces pages ne sauraient s'achever sans revenir sur l'objet de toutes les polémiques : le rapport du rap à la langue française et à l'école.

Je propose ainsi de jeter les bases d'une discussion qui intéressera toutes sortes de lecteurs, férus de rap ou/et fans de littérature,

professeurs et étudiants, déjà convaincus ou au contraire sceptiques lorsqu'il s'agit de prendre au sérieux un morceau de rap.

FEUILLE BLANCHE ET STYLO À BILLE

Associé à tort à l'image du jeune banlieusard illettré aux propos vulgaires, et cela malgré plus de trente ans de présence en France, le rap est encore loin d'avoir acquis sa légitimité au sein de la culture française. La qualité artistique des morceaux est régulièrement remise en cause, tant au niveau musical qu'en termes d'écriture. Cela est devenu manifeste lors des différentes révoltes de banlieues, et notamment celles de l'année 2005 où certains commentateurs en ont profité pour incriminer le rap. Plusieurs morceaux ont été censurés et des groupes interdits de scène car les textes jugés trop virulents inciteraient à leur tour à la violence un public qui ne disposerait pas des capacités intellectuelles nécessaires pour déchiffrer la portée symbolique des propos. Pour une partie de la critique culturelle, les textes seraient des productions pauvres parce qu'ils mobilisent le dialecte des banlieues et arrivent aux oreilles des auditeurs dans leur premier degré, c'est-à-dire, sans aucune fiction. Ils abordent des thèmes obscènes, prônent le culte de l'insulte et sont incapables de se référer à un autre univers que le milieu licencié de la banlieue populaire et les codes du hip-hop américain. En dépit de la diversité des artistes et du florilège de morceaux qu'ils ont produits, le rap reste perçu pour certains critiques comme un genre déviant, issu d'un milieu et d'une culture équivoque – bref, d'une culture « inculte ».

DANS LE FAUTEUIL DE LA BIBLIOTHÈQUE

Mais tandis que certains critiques, élus politiques et spécialistes de la langue déplorent la faiblesse de la plume des rappers et regrettent